

LA COUR MAUDITE

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'orthographe serbo-croate est rigoureusement phonétique: à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes:

ć = <i>tch</i> mou (match)	j = <i>ill</i> (feuille)
c = <i>ts</i> (tsar)	s = <i>ss</i> (lisse)
č = <i>tch</i> dur (Mandchourie)	š = <i>ch</i> (chou)
e = <i>é</i> (pré)	u = <i>ou</i> (roue)
g = <i>g</i> (gare)	ž = <i>j</i> (je)
h = <i>kh</i> (halva)	

Ivo Andrić

LA COUR MAUDITE

Traduit du serbo-croate par Pascale Delpech

Postface de Lakis Proguidis

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

*La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien
de la Fondation Leenaards*

*La traductrice remercie Isabelle Dessommes
de sa relecture attentive*

Titre original
Prokleta avlija (1954)

© Fondation Ivo Andrić, Belgrade, Serbie
© Lakis Proguidis pour la postface
© 2025 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88983-093-0

C'est l'hiver, la neige a tout recouvert jusqu'aux portes des maisons, enlevant aux choses leur forme réelle et ne laissant partout qu'une seule couleur et une seule apparence. Dans cette blancheur, le petit cimetière a lui aussi disparu, et seuls les sommets des plus hautes croix émergent de la neige profonde. On ne voit alentour que les traces d'un étroit sentier; il a été frayé la veille lors de l'enterrement de fra Petar. Au bout du sentier, cette ligne ténue s'élargit en un cercle irrégulier bordé d'une neige rougeâtre comme de l'argile détrempée et l'on dirait une plaie encore fraîche dans cette blancheur qui s'étend à l'infini et se perd peu à peu dans le désert gris du ciel encore lourd de neige.

Tout cela est visible depuis la fenêtre de la cellule de fra Petar. La blancheur du monde extérieur vient se fondre dans la pénombre engourdie qui règne dans la pièce, et le silence est en harmonie avec le bruit discret des nombreuses horloges du moine qui fonctionnent encore, tandis que d'autres, faute d'avoir été remontées, se sont déjà arrêtées. Ce silence n'est troublé que par la querelle assourdie des deux moines qui, dans la cellule vide d'à côté, dressent l'inventaire de ce que fra Petar a laissé derrière lui.

Le vieux moine Mijo Josić marmonne quelque chose d'incompréhensible. Un écho à ses vieilles querelles avec feu fra Petar qui, « célèbre horloger, armurier et mécanicien », rassemblait avec passion toutes sortes d'outils aux frais du monastère, en les gardant jalousement pour lui. Puis il réprimande à haute voix le jeune frère Rastislav qui propose

d'allumer le poêle pour ne pas faire l'inventaire dans une pièce aussi froide.

– Malheureuse jeunesse! Vous êtes tous pareils, frileux comme des princesses. Tu voudrais une pièce chaude! Comme si on n'avait pas assez dépensé cet hiver pour le chauffage!

Le vieillard semble alors s'aviser qu'il adresse ainsi un reproche au défunt, au-dessus duquel la terre n'est pas encore tassée; il garde un instant le silence mais se remet aussitôt à morigéner le jeune homme.

– Je le dis toujours: tu ne devrais pas t'appeler Rastislav, mais Gaspislav! Même ton prénom, malheureux, ne promet rien de bon. Quand les frères s'appelaient fra Marko, fra Mijo, fra Ivo, c'était le bon temps, mais vous choisissez maintenant des noms tirés de romans et je ne sais d'où encore, l'un est fra Rastislav, l'autre fra Vojislav, le troisième fra Branimir. Pauvres de nous!

Le jeune homme balaie d'un geste de la main ces raileries et ces reproches qu'il a cent fois entendus et qu'il devra encore entendre Dieu sait jusqu'à quand. Et le travail se poursuit.

Il y a quelque chose de particulier chez les gens qui font l'inventaire des biens d'un défunt, lequel, deux jours plus tôt, était encore là, aussi vivant qu'ils le sont maintenant. Ils incarnent la vie qui triomphe et poursuit son chemin, en cherchant à assouvir ses besoins. Ce ne sont pas des vainqueurs dignes d'admiration. Leur seul mérite est d'avoir survécu au défunt. Et quand on les observe ainsi, de côté, ils font un peu penser à des voleurs, mais à des voleurs auxquels l'impunité est assurée, qui savent que le maître des lieux ne peut en aucun cas revenir et les prendre sur le fait. Ils ne sont pas tout à fait cela, mais ils y font penser.

– Allez, écris, ordonne sèchement le vieux moine, écris: grandes tenailles, de Kreševo, une paire.

Et ainsi de suite, outil après outil, et, à la fin de chaque phrase, l'objet répertorié résonne sourdement en tombant

sur les autres outils qui s'amoncellent en désordre sur le petit tour en bois de chêne de feu fra Petar.

Les regarder et les écouter en cet instant fait involontairement penser au chemin qui mène de la vie à la mort, de ceux qui comptabilisent et s'approprient à celui qui a tout perdu et qui n'a plus besoin de rien, puisqu'il n'est plus.

Trois jours plus tôt encore, sur cette large couche d'où le matelas et la literie ont déjà été enlevés et où ne subsistent que des planches nues, fra Petar était allongé et même assis – et il racontait. Maintenant, alors que le jeune moine regarde sa tombe dans la neige, il pense aux histoires que le vieil homme retraçait. Et il voudrait, pour la troisième et la quatrième fois, dire quel merveilleux conteur il était. Mais cela ne peut se dire.

Ces dernières semaines, il parlait beaucoup et souvent du séjour qu'il avait fait jadis à Constantinople. C'était il y a bien longtemps. Pour régler leurs affaires complexes et embrouillées, les frères avaient envoyé à Constantinople fra Tadija Ostojić, ex-définiteur, ex-abbé (« Il était tout entier fait d'ex ! »), un homme lent et digne, amoureux de sa lenteur et de sa dignité. Il parlait le turc (lentement et dignement), mais ne savait ni le lire ni l'écrire. Fra Petar, qui maîtrisait l'écriture turque, avait donc été désigné pour l'accompagner.

Ils étaient restés à Constantinople un peu moins d'une année, avaient dépensé tout ce qu'ils avaient emporté, s'endettant de surcroît, sans rien résoudre pour autant. Tout cela à cause d'une mésaventure qui, par un absurde concours de circonstances, était arrivée à fra Petar alors qu'il était innocent, dans une de ces périodes troubles où les autorités cessent de faire la part du vrai et du faux.

Peu après leur arrivée, en effet, la police avait intercepté une lettre destinée à l'internonce autrichien à Constantinople. Il s'agissait d'un rapport circonstancié sur la situation de l'Église en Albanie et sur la persécution des prêtres et des fidèles. Le messenger avait réussi à s'enfuir. Comme, à ce

moment-là, il n'y avait pas d'autres religieux venus de ces régions à Constantinople, la police turque, selon une logique qui lui était propre, arrêta fra Petar. Il était resté deux mois en prison, « le temps de l'instruction », sans que personne l'interrogeât sérieusement.

C'est de ces deux mois passés dans la prison préventive de Stamboul que fra Petar parlait le plus et le mieux. Il racontait en faisant des pauses, par fragments, comme peut le faire un homme gravement malade qui s'efforce de cacher à son interlocuteur ses souffrances physiques et sa pensée de la mort imminente. Ces fragments n'étaient pas toujours bien raccordés les uns aux autres. Souvent, reprenant son récit, il répétait ce qu'il avait déjà dit ou bien faisait un bond en avant dans les épisodes, comme quelqu'un qui a perdu la notion du temps et qui, de ce fait, n'accorde pas la moindre importance à la chronologie dans la vie des autres. Son récit pouvait s'interrompre, reprendre, se répéter, raconter les choses à l'avance, revenir en arrière, et même, une fois terminé, être complété, développé et élargi, sans égard pour le lieu, l'époque et le cours réel et à jamais déterminé des événements.

Avec une telle façon de raconter, il restait évidemment des vides et des éléments inexpliqués, mais le jeune homme n'osait pas interrompre le récit pour revenir à eux et poser des questions. Chacun a en effet le droit de raconter à sa guise.

C'est toute une petite ville de prisonniers et de gardiens que les Levantins et les marins de toutes nationalités appellent *Deposito*, mais qui est plus connue sous le nom de Cour maudite, comme la désignent le peuple et surtout ceux qui ont un lien quelconque avec elle. Y arrive et y transite tout ce qui est quotidiennement arrêté dans cette ville étendue et surpeuplée, pour cause de délit ou suspicion de délit; des délits, il y en a beaucoup et de toutes sortes, et la suspicion, elle, se diffuse activement, en long, en large et en profondeur. La police de Constantinople, en effet, s'en tient au sacro-saint principe qu'il est plus facile de relâcher de la Cour maudite un innocent que de rechercher un coupable dans tous les recoins de la ville. Entre ces murs s'opère une lente et longue sélection des détenus. Les uns sont interrogés en vue de leur jugement, d'autres y effectuent leur peine de courte durée ou, s'il s'avère qu'ils sont innocents, sont relâchés, et les derniers sont envoyés en exil dans des contrées reculées. Mais c'est également un grand réservoir dans lequel la police puise et recrute les faux témoins, les « leurres » et les provocateurs dont elle a besoin. C'est ainsi que la Cour maudite passe inlassablement au crible la foule disparate de ses habitants, elle se remplit et se vide sans arrêt mais reste toujours pleine.

Il y a là des malfaiteurs de tout acabit: du gamin qui a volé à l'étal une grappe de raisin ou une figue à des imposteurs venus du monde entier et à de dangereux criminels; il y a des innocents et de prétendus coupables, des demeurés et

des êtres perdus, et aussi des hommes conduits là par erreur de Constantinople et du pays tout entier. La grande majorité des détenus vient de la ville elle-même, tout un éventail du pire de ce qui grouille dans le port et sur les marchés, ou se cache dans des bouges à la périphérie. Cambrioleurs, coupe-bourses, joueurs de métier; escrocs de grande envergure et maîtres chanteurs; pauvres gens qui volent et trichent pour survivre; ivrognes, joyeux drilles qui oublient de payer ce qu'ils ont bu ou bagarreurs et casseurs; pauvres hères qui recherchent dans les drogues ce que la vie leur a refusé et s'adonnent au haschich, fument ou mangent l'opium sans reculer devant rien pour se procurer le poison dont ils ne peuvent se passer; vieillards irrémédiablement vicieux et jeunes gens irrémédiablement perdus par le vice; individus dévoyés par toutes sortes d'instincts et d'habitudes qu'ils ne dissimulent ni n'embellissent, les exposant au contraire à la face du monde, et même quand ils veulent les cacher, ils ne le peuvent car leurs actes les trahissent à chaque instant.

Il y a des assassins récidivistes, d'autres qui se sont plusieurs fois évadés et se retrouvent ici, enchaînés avant même leur procès; ils font sonner leurs chaînes par provocation, en injuriant rageusement leurs fers et ceux qui les ont forgés.

Les condamnés à l'exil qui viennent des provinces occidentales et dont le sort se décide à la Cour maudite échouent là également: soit ils sont libérés et rentrent chez eux grâce aux relations ou aux protecteurs qu'ils ont à Constantinople, soit ils sont expédiés dans leur lieu de relégation, en Asie Mineure ou en Afrique. On les appelle les « transitoires », des hommes âgés pour la plupart, notables dans leur région, représentants de différentes religions ou communautés, mêlés à des conflits ou à des querelles dans leurs lointaines provinces, accusés par les autorités de délits politiques ou de rébellion, ou bien calomniés par leurs adversaires. Ils apportent avec eux des malles et des besaces pleines de vêtements et d'objets, et ils se défendent avec peine des brigands

de la ville dont ils doivent partager la cellule. L'air inquiet et renfermé, ils se tiennent à l'écart autant qu'ils le peuvent.

Une quinzaine de bâtiments de plain-pied ou à un étage, construits et agrandis au long des années, reliés entre eux par un haut mur, entourent une immense cour escarpée et allongée, de forme irrégulière. Quelques pavés recouvrent le sol uniquement devant le bâtiment des gardiens et de l'administration ; tout le reste est en terre battue, une terre grise et dure où l'herbe n'arrive pas à pousser tant elle est piétinée du matin au soir par la foule des prisonniers. Perdus au milieu de la cour, deux ou trois arbres rachitiques, le tronc pelé et couvert de blessures, vivent leur vie de martyrs en échappant aux saisons. Cette vaste cour bosselée ressemble dans la journée à une foire de races et de peuples. Et la nuit, tous ces gens sont poussés dans les cellules, à quinze, vingt ou trente par pièce. Une vie colorée et bruyante s'y poursuit. Les nuits calmes sont rares.

Les vauriens endurcis de Constantinople, qui ne craignent pas les gardiens et ne font cas de personne, hurlent des chansons obscènes et lancent des propositions impudentes à leurs mignons des cellules voisines. Des êtres invisibles se disputent pour une place où dormir ; ceux qui ont été volés appellent à l'aide. Certains grincent des dents dans leur sommeil et soupirent, d'autres râlent et ronflent comme s'ils avaient la gorge tranchée. Cette cellule géante ne vit alors que par ses bruits, telle une jungle dans l'obscurité. On entend tantôt des cris de joie étranges, tantôt des soupirs, tantôt encore, tel un récitatif, deux ou trois mots traînants d'une chanson, triste et stérile succédané de tous les désirs sensuels, ou encore des sons incompréhensibles, gutturaux et caverneux.

Des coups parviennent également de l'extérieur, c'est la grande porte à deux vantaux qui tout au long de la nuit s'ouvre et se ferme en grinçant et en grondant pour laisser entrer ou sortir des individus isolés ou des groupes. On expulse la nuit ceux qui vont effectuer leur peine ou

partent en exil. Souvent aussi, après une grosse bagarre dans le port, on amène des hommes écumants de rage, ébouriffés et ensanglantés, encore ivres de colère, d'alcool et de coups reçus ou donnés. Ils rugissent et se menacent, en s'arrangeant, si possible, pour assener un dernier coup à l'adversaire, au milieu des gardiens qui courent en tous sens. Une fois séparés et enfermés, ils mettent du temps à se calmer et s'apostrophent d'une cellule à l'autre à force d'imprécations et de lourdes menaces.

Le jour qui se lève apporte aux prisonniers sains de corps et d'esprit un peu de répit. Un peu seulement. Tout ce monde grouillant se précipite hors des cellules étouffantes et gagne la grande cour où, au soleil, les hommes s'épouillent, pansent leurs plaies ou poursuivent leurs plaisanteries graveleuses, leurs féroces querelles et leurs règlements de compte sans fin. Des groupes tranquilles ou bruyants se forment. Chacun de ces groupes a son centre. Une poignée de joueurs ou d'amuseurs, par exemple, ou un homme seul qui chante à voix basse et entonne des chansons grivoises ou comiques, ou encore un conteur naïf ou un maniaque exalté dont les membres du groupe se moquent cruellement et à bon compte.

Fra Petar s'approche de l'un d'eux, écoute et observe en gardant une certaine distance. (« Heureusement que je suis en civil et que personne ne sait ni qui je suis ni ce que je suis! »)

À côté de son bâtiment, un petit groupe se forme à l'ombre chaque matin, autour d'un certain Zaïm. C'est un petit homme voûté à l'air apeuré, qui parle bas mais d'un ton assuré et avec passion, toujours de lui et à grands traits. Il raconte sans cesse la même chose, mais en l'exagérant et en la développant tellement qu'il faudrait au moins cent cinquante ans de vie à un homme pour en faire l'expérience.

À peine le soleil s'est-il levé que la conversation bat déjà son plein.

– Ma foi, tu en as vu du pays, Zaïm Aga.

– C’est vrai, mais à quoi bon puisque me voilà ruiné et que les gens sont tellement mauvais qu’ils ne permettent pas à un honnête homme de mener sa vie. J’ai en effet traversé de nombreuses contrées et je me suis senti bien partout, j’étais respecté, on recherchait ma compagnie, et moi je me comportais comme il fallait en sachant y faire avec chacun.

Puis il regarde devant lui en silence, comme s’il consultait un aide-mémoire, et se remet à raconter en reprenant là où il s’est arrêté.

– À Adapazari je me suis enrichi et marié. Mon épouse était bonne et intelligente. J’étais très respecté et ma teinturerie était la meilleure de la ville.

– Alors pourquoi tu n’es pas resté là-bas?

– Ah... « Pourquoi »?! Poussé par le démon, j’ai pris une seconde épouse. Et à partir de ce jour-là, les choses ont mal tourné. Il est vrai que les premiers jours elle m’a comblé. Je dois le reconnaître. Mais quel caractère elle avait! En plus de se disputer avec ma première femme et de faire de ma maison un enfer, elle se promenait dans la ville avec, comme on dit, de la paille dans une main et du feu dans l’autre. Elle semait sur son passage la dispute et la haine. Elle pouvait brouiller les deux yeux de la même tête, comme on dit. Les frères de ma première épouse ont commencé à me harceler. Les gens se sont mis à me détester. Et moi, voyant que je perdais ma réputation et ma clientèle, et que je perdrais la tête si cela continuait, j’ai vendu en secret ma marchandise et mes outils pour une bouchée de pain, et je suis reparti courir le monde.

– Dommage, mon pauvre vieux! dit quelqu’un d’un ton chagrin.

Zaïm hoche tristement la tête comme s’il était le seul à savoir à quel point c’est regrettable.

– Eh, mon fuyard, pourquoi tu n’as pas chassé ce poison de femme au lieu de déguerpier, toi, alors que tu étais si riche? dit d’une voix rauque un homme au corps d’athlète.

– « Chassé, chassé »! Facile à dire. Si tu savais quelle femme c'était. Impossible de t'en détacher, même si tu voyais bien que tu étais fichu.

– Tu parles! Moi je l'aurais chassée même si elle avait eu le soleil entre les jambes et la lune sur le ventre.

C'est de nouveau l'athlète qui parle et il quitte le groupe l'air furieux, avec un geste de la main.

– Bah, les femmes, toujours les femmes! Quand tu éteins la chandelle, elles sont toutes pareilles.

Mais le petit homme continue de raconter comment il est allé jusqu'à Trébizonde où il a épousé une riche veuve.

– Elle prenait soin de moi comme de la prune de ses yeux. Ah... quel bonheur j'ai vécu là pendant quatre ans! Mais, pour mon malheur, elle est tombée malade et elle est morte, et moi, à cause du chagrin, je n'ai pas pu rester là, j'ai de nouveau tout vendu et je suis reparti. J'ai travaillé partout, les gens me respectaient et m'estimaient à cause de mes mains en or. Je suis allé jusqu'à Salonique. Et là je me suis marié...

– Encore!

– Je connais quatre métiers et je me suis marié onze fois.

– Oh là là! Et qu'est-ce qui s'est passé? demandent les hommes autour de lui.

– Ce qui s'est passé? Je me suis fait rouler par des youpins. Des cousins à elle. Aujourd'hui, si je leur faisais rembourser seulement la moitié de ce qu'ils me doivent, je serais un homme riche. Je ne serais plus calomnié et je sortirais d'ici.

Il est « calomnié » parce qu'on l'accuse d'avoir écoulé de la fausse monnaie. Le pire, c'est que ce n'est pas la première fois. C'est chez lui une sorte de maladie. Dès qu'il est lavé d'une accusation ou a purgé sa peine, il se lance dans une affaire similaire ou dans une nouvelle combine et, comme il est maladroit, on l'arrête immédiatement. Il ne cesse pas pour autant de rêver (et d'affabuler) à propos d'un mariage heureux et de ses « quatre beaux métiers ». Il est maintenant terrifié par la lourde peine qui l'attend peut-être, si la chose

est prouvée, et il s'illusionne et se grise de mensonges, de demi-mensonges et de demi-vérités qu'il raconte du matin au soir à ces hommes désœuvrés et prompts à la moquerie. Dès qu'un groupe se disperse, il erre dans la cour comme une âme en peine et aborde un autre groupe. L'air funèbre et la mine éplorée, il écoute les plaisanteries qui suscitent chez les autres un rire bruyant et irrésistible. Il écoute ce qui se dit: longtemps, discrètement et patiemment, il attend que l'occasion se présente. Et quand le moment lui semble propice, il se lance mécaniquement. Quelqu'un mentionne un pays, par exemple l'Égypte. Zaïm l'interrompt avec son histoire toute prête.

– J'ai eu une femme égyptienne. Elle était plus âgée et aux petits soins avec moi, mieux que ne l'aurait été une mère. On a vécu agréablement pendant deux ans. Et j'étais respecté par tous. Mais voilà qu'un jour...

C'est le début d'une nouvelle histoire à propos d'un pays imaginaire et d'une mésaventure conjugale que certains écoutent en l'interrompant pour se moquer de lui, tandis que d'autres s'éloignent dès le début avec un geste de lassitude cruel pour le pauvre Zaïm.

– C'est sa dix-huitième.

– Salut! Appelez-moi quand il aura fini.

Mais le récit de Zaïm, mythomane et affabulateur invétéré rêvant d'une vie tranquille aux côtés d'une femme parfaite, se perd bientôt dans les cris assourdissants venant d'un groupe voisin où vient d'éclater une dispute émaillée de jurons comme on ne peut en entendre qu'à la Cour maudite.

La situation même de la Cour maudite était insolite, comme pour mieux tourmenter et faire souffrir les prisonniers. (Et fra Petar revenait souvent sur ce point quand il s'efforçait de la décrire.) De la Cour, on ne voyait rien de la ville, ni du port ou de l'arsenal à l'abandon situés sur la rive en contrebas. Rien d'autre que le ciel, immense et

impitoyable dans sa beauté, au loin un petit bout de la rive asiatique verdoyante au-delà d'une mer invisible, et le sommet d'un minaret ou d'un cyprès géant derrière le mur. Le tout vague, anonyme, inconnu. Les étrangers avaient le sentiment d'être sur une île diabolique, hors de tout ce qui avait jusque-là constitué leur vie, sans le moindre espoir de le retrouver bientôt. Quant aux prisonniers de Constantinople, ils étaient condamnés, en plus de toutes leurs autres infortunes, à ne rien voir ni entendre de leur ville; ils s'y trouvaient, mais c'était comme s'ils en étaient à cent lieues; et cet éloignement apparent les torturait comme s'il était réel. Tout cela faisait que la Cour brisait vite les hommes en les assujettissant insensiblement, et ils sombraient peu à peu. Ils oubliaient ce qui avait été et pensaient de moins en moins à ce qui adviendrait, leur passé et leur futur se réduisaient à leur seul présent, la vie étrange et terrible à la Cour maudite.

Et quand il arrivait que le ciel fût nuageux et que soufflât le vent tiède et malsain du sud, apportant l'odeur putride des déchets de la mer et des saletés de la ville, et aussi la puanteur du débarcadère invisible, la vie dans les cellules et la cour devenait réellement insupportable. Cette puanteur ne venait pas seulement du débarcadère, mais aussi de tous les bâtiments et de tous les objets; on aurait dit que la terre comprimée sous la Cour maudite pourrissait lentement en exhalant une pestilence qui empoisonnait les hommes, rendait leur nourriture immangeable et leur vie odieuse. Le vent gémissait et, telle une maladie invisible, s'abattait sur eux. Même les prisonniers les plus paisibles s'agitaient et, pris d'une irritation incompréhensible, tournaient en rond d'un air furieux en cherchant la bagarre. Exaspérés, les détenus provoquaient leurs compagnons d'infortune ou les gardiens qui eux-mêmes, ces jours-là, étaient irritables et s'en prenaient à tous. Les nerfs se tendaient douloureusement ou lâchaient tout à coup en provoquant une fureur dangereuse et des actes insensés. Des conflits violents éclataient sans raison, on assistait à des débordements inhabituels même pour

la Cour maudite. Et tandis que certains enrageaient ainsi et se bagarraient, d'autres, plus âgés et repliés sur eux-mêmes, restaient accroupis pendant des heures et s'expliquaient avec des adversaires invisibles en marmonnant de façon inaudible, en faisant des grimaces ou de faibles gestes de la main et de la tête. On aurait dit des spectres.

Dans ces moments de fièvre générale, la folie, telle une épidémie ou une flamme rampante, se propageait de cellule en cellule, d'homme à homme, puis elle passait des hommes aux bêtes et aux objets. Les chiens et les chats étaient excités. De gros rats couraient d'un mur à l'autre. Les hommes claquaient les portes et frappaient leurs gamelles en fer-blanc avec leurs cuillères. Les objets tombaient tout seuls des mains. Par moments, le calme revenait sous l'effet d'un épuisement général et maladif. Puis, avec le crépuscule, une telle clameur s'élevait de certaines cellules fermées que la Cour tout entière vibrait et résonnait. D'autres cellules se joignaient le plus souvent à cette clameur. On aurait dit alors que tout ce qui dans la Cour maudite possédait une voix hurlait et s'égosillait avec la dernière énergie, dans l'espoir insensé qu'au plus fort de ce tumulte tout pourrait exploser, se désintégrer et prendre fin d'une façon ou d'une autre, une bonne fois pour toutes.

La Cour maudite tout entière gémissait et résonnait alors comme une énorme crécelle d'enfant dans la main d'un géant, et les hommes à l'intérieur des cellules bondissaient, gesticulaient, se cognaient les uns aux autres et heurtaient les murs comme les grains dans la crécelle.

Le directeur et ses hommes connaissaient bien l'effet de ce vent du sud putrescent et funeste, ils évitaient les conflits autant qu'ils le pouvaient car ils étaient eux-mêmes contaminés et nerveux, ils surveillaient la grande porte, renforçaient les gardes et attendaient que le vent se calmât. Ils savaient bien, par expérience, que toute tentative de « rétablir l'ordre » serait aussi dangereuse que vaine, puisque nul n'était en état de le faire et que personne n'obéirait. Et